

Un “Juste des nations” est mort



C'était en 2007. Dans l'atelier du quartier de Belleville où il continuait d'enseigner à des jeunes le métier de bottier, Maurice Arnoult (à g.) avait retrouvé Joël Krolik, le petit garçon qu'il a jadis soustrait à la barbarie nazie, accompagné de Rachel, sa femme. | **Photo Benoît Gysembergh**

Richard Prasquier, président du comité français pour Yad Vashem : « Les Justes ont été une minorité. Ils ne doivent pas devenir une vitrine qui permettrait d'éluder le reste »

Interview Flore Olive

Paris Match. Comment le titre de “Juste” a-t-il évolué depuis la guerre ?

Richard Prasquier. Les premiers Justes ont été nommés en 1962-1963. On est passé de l'idée qui voulait que chacun d'entre eux soit une espèce de héros surhumain à l'idée que chaque individu a en lui la possibilité d'agir. L'individu doit développer cette fibre, cette conscience que nous sommes tous de la même humanité.

Pensez-vous qu'on en parle suffisamment, par exemple à l'école ?

J'espère que cette cérémonie permettra aux élèves de travailler davantage sur ce thème. Mais on ne peut pas parler de Justes sans connaître l'Histoire. Le danger est aussi de faire de cette période très sombre une aventure heureuse. Les Justes ont été une minorité. Ils ne doivent pas devenir une vitrine qui permettrait d'éluder le reste.

Vous êtes allé au Rwanda. Vous y avez rencontré des “Justes” ?

A Kigali, j'ai fait la connaissance d'un homme admirable. Un catholique qui dirigeait un orphelinat. Il y a caché un grand nombre de Tutsis. Quand on l'entend parler, c'est un Juste.

“Même s’ils avaient dû me tuer, m’a-t-il dit, je n’aurais pas fait autrement.” C’est ce dépassement de la peur qui est extraordinaire.

Maurice Arnoult avait sauvé des Juifs sous l’Occupation. Il appartenait à ceux qu’on appelle les « Justes ». L’artisan bottier de Belleville vient de décéder à l’âge de 102 ans. En 2007, l’un des enfants qu’il avait sauvé, Joël Krolik, avait rendu hommage dans Paris Match à son sauveur.

Flore Olive - Paris Match

•

Bottier philosophe, artisan conteur, Juste parmi les nations, Maurice Arnoult s’est éteint doucement à l’âge de 102 ans. Ce jeudi 8 avril, jour de son inhumation, tous ses proches sont venus lui rendre un dernier hommage, lors d’une cérémonie qui s’est déroulée à la chapelle de l’hôpital militaire Bégin de Saint-Mandé. Il a ensuite été inhumé à Savigny-sur-Orge.

Reconnu comme Juste des nations par le mémorial de Yad Vashem pour avoir sauvé des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale, Maurice Arnoult avait été élevé au grade de chevalier de la Légion d’honneur, pour avoir lutté contre « l’inacceptable ». Parmi les enfants qu’il avait sauvés, Joël Krolik, qui habitait au-dessus de l’atelier de la rue de Belleville dans lequel le bottier s’installa en 1937. Il ne devait plus le quitter. A 101 ans, il y descendait encore pour y transmettre son savoir aux jeunes filles de son association désireuses de perpétuer son art. En un ultime hommage, Joël salue ainsi une dernière fois le courage et la générosité de ce grand homme : « Maurice m’a donné 68 ans de rab’ de vie », dit-il.

(Paru dans Paris Match n° 3009 du 18 janvier 2007)

Il ne veut pas monter, dit-il, « par peur de ne plus pouvoir redescendre ». La main sur la rampe, Joël lève les yeux vers ces étages gravis pour la dernière fois il y a soixante-cinq ans. Ce soir-là, à l’été 1942, sur le palier du quatrième, le garçonnet de 11 ans embrasse ses - parents, son petit frère, sa petite sœur. Puis, la main dans celle de Maurice, son bienfaiteur, il dévale cet escalier sous les yeux tristes et inquiets de ceux qu’il ne reverra plus. Quelques larmes, une ultime volée de marches, la rue, bientôt la campagne, et c’est toute la fraîcheur d’un départ en vacances qui inonde l’esprit du petit Joël. Un voyage en trompe-l’œil pour un enfant à épargner. C’est ce gosse qui, aujourd’hui, raconte ce périple avec pudeur et nostalgie. L’histoire d’un sauvetage que la volonté d’un homme, Maurice Arnoult, a rendu possible.

Quand Joël (75 ans) et Maurice (98 ans) se regardent c’est tout leur passé qui ressuscite. Au bout d’un couloir sombre, passé le premier immeuble du 83-85 rue de Belleville, s’ouvre la petite cour sur laquelle donne l’atelier du bottier. Les odeurs de cuir et de colle sont les mêmes qu’à l’époque. Le nez dans ses formes, ses peaux, son bric-à-brac ordonné, Maurice est toujours là, dans sa veste en velours côtelé et son pantalon de flanelle, à tanner, découper, assembler de quoi parer les pieds des élégantes.

Quand il s’est installé ici, en 1937, la famille Krolik y vivait déjà depuis cinq ans, venue de Varsovie où elle avait fui les pogroms. L’artisan connaît bien le quartier. C’est à quelques pâtés de maisons de là, à l’angle des rues de Belleville et des Pyrénées, qu’il a débarqué de son Gâtinais natal, un jour de 1921. Il n’avait pas 13 ans. Sa mère morte de la tuberculose, son père parti boire l’argent du patrimoine, tout le village le croyait condamné par le schéma

familial. Il était le « bon à rien », le « simplet » qu'il valait mieux laisser de côté. Echoué dans la grande ville, l'adolescent analphabète s'y sentait aussi étranger que les Grecs, Arméniens, Russes et Polonais qui peuplaient alors ce quartier populaire du nord-est de Paris. Tout en se lançant dans son métier de bottier, Maurice a appris à lire et à écrire. Il s'est passionné pour la philosophie, dont il allait obtenir dix ans plus tard une licence de l'enseignement supérieur.

Joël est mis à l'écart par les copains d'hier

Quand il faisait bon, Maurice travaillait la fenêtre ouverte. Les gamins de l'immeuble observaient le défilé des clientes. Régulièrement, Joël et ses copains fauchaient quelques morceaux de cuir pour en faire des lance-pierres. Contre 100 sous, le petit garçon et sa sœur, Rosette, s'amusaient à trier les clous de l'artisan ou couraient lui acheter du tabac. Au quatrième étage, dans le petit deux-pièces en enfilade où ils s'entassaient à six, leur père, Léon, tailleur, trimait seize à dix-sept heures par jour sur sa machine. Seul le dimanche était consacré au repos. Pas pour des questions religieuses. La famille était laïque, athée. Bon élève, Joël terminait ses devoirs avant d'investir son terrain de jeu favori, de la cour de l'immeuble à la rue. Ainsi allait la vie du 83-85 rue de Belleville, jusqu'à l'été 1939.

Avec l'entrée en guerre commencent l'exode, la mobilisation. Pour continuer à faire tourner la boutique, Maurice engage Alice, « une petite bonne femme pas mal du tout, chômeuse, mais qui m'avait semblé intelligente », se souvient-il avec tendresse. Parce que titulaire d'un « bacho », Maurice est envoyé en Moselle pour diriger une unité de tirailleurs algériens. Massacré, son régiment est porté disparu. Maurice est fait prisonnier. Sa femme, malade depuis des années, meurt durant sa détention, laissant seule leur petite fille de 6 ans. Maurice s'évade et regagne Paris. Rue de Belleville, l'atelier est toujours là. Tenu par Alice, qui deviendra sa compagne. Joël et ses proches aussi sont de retour. Sains et saufs, après s'être réfugiés dans un petit village de la Sarthe.

La guerre est terminée, mais rien n'est plus pareil. L'occupation allemande apporte sa sinistre cohorte de mesures anti-juives : avalanche d'interdictions et d'obligations, comme le port de l'étoile jaune ou le couvre-feu à partir de 6 heures du soir. Alice, sa nouvelle apprentie, annonce à Maurice qu'elle est juive. Elle n'a plus le droit de travailler. Quand elle lui demande ce qu'il compte faire d'elle, Maurice lui répond tout naturellement : « Vous allez commencer par rester. » Il lui confie alors les papiers de sa femme décédée, pour laquelle Alice va se faire passer. A l'école, le petit Joël essuie ses premières brimades et discriminations. Mis à l'écart par les copains d'hier, comme un tiers des élèves de sa classe, Joël redevient lui-même à la nuit tombée, une fois rendu à la rue, où il déambule et s'amuse dans les vêtements sans étoile avec lesquels il brave le couvre-feu.

Les parents de Joël, son frère et sa sœur seront massacrés à Auschwitz

Les Krolik savent que leur sécurité est illusoire. Trop de rumeurs circulent. Un inspecteur de police, dont la femme se fait faire des escarpins sur mesure, a confié à Maurice que « quelque chose » se préparait. Il ne sait pas quoi, mais il lui a conseillé d'alerter ses « amis juifs ». Maurice et le père de Joël s'entretiennent longuement. Dans le réduit du quatrième, Joël sent la peur gagner ses parents. Les enfants doivent être préservés. Rosette, la sœur cadette de Joël, est déjà partie à la campagne, chez une camarade d'école. Un jour de juillet 1942, la voisine du deuxième étage, Mme Cabaynes, leur propose de venir se cacher chez elle, dans une pièce

inoccupée. C'est de cette chambre, où ils restent terrés huit jours, qu'à travers les doubles-rideaux capitonnés les Krolik assistent, terrorisés, à la grande rafle du Vél'd'Hiv des 16 et 17 juillet 1942. Deux étages plus haut, les policiers venus les arrêter constatent leur absence avant de quitter le bâtiment. C'est un sursis, mais il faut partir.

Le samedi suivant, Maurice vient chercher Joël. Il s'occupera des deux petits, Annette et Joseph, le week-end d'après. Les Krolik ignorent qu'il cache déjà six personnes, des membres de la famille d'Alice, dans un local situé dans un autre immeuble. Pour nourrir tout ce monde, il trafique, vend ses chaussures au marché noir ou parvient, parfois, à les échanger contre des victuailles. L'artisan doit emmener Joël à Savigny-sur-Orge, dans l'Essonne, où il a fait l'acquisition d'un petit pavillon. Là-bas vit ce qu'il reste de sa famille. La mère de sa femme décédée, sa fille, deux de ses nièces et le petit « Riri », le fils d'une voisine, également menacé.

Mais surtout il y a Paul, son père. Cet inconnu parti trop vite est soudain revenu, une fois son argent bu, au bout de trente ans. C'est lui qui, avec sa femme Fernande, habite la cabane où doit aussi atterrir Joël. Pour Paul, protéger cet enfant juif est une affaire de rédemption. Pendant le voyage à Savigny-sur-Orge, Maurice et Alice font passer Joël pour leur neveu. Sur son manteau, l'étoile jaune a été décousue. Il est environ 21 h 30 lorsqu'ils arrivent sans encombre à destination. Au milieu de la même nuit, une descente a lieu au 83-85 rue de Belleville. Les parents de Joël, son petit frère et sa petite sœur sont emmenés. Tous seront massacrés à Auschwitz.

Maurice Arnoult : « Il fallait le faire, c'est tout »

Dans cet éden campagnard, où il voit pour la première fois « des fruits en liberté », Joël écoute ce que lui annonce Maurice, anéanti. « Je pleurais et je ne comprenais rien, se rappelle-t-il. J'attendais qu'ils reviennent. » Il patientera là pendant quatre mois avant de partir pour une ferme d'Eure-et-Loir où il restera jusqu'à la fin de la guerre. D'un œil malicieux dont l'âge n'a pas terni l'éclat, Maurice observe celui qu'il arracha à la mort. Il se dit « satisfait », parce que Joël est là pour lui prouver qu'il a quand même été « bon à faire quelque chose ». Plus que cela, ce « quelque chose », évoqué avec tant d'humilité, fut aussi le moyen d'aller jusqu'à l'accomplissement de lui-même.

Ce sauvetage, c'est aussi celui du gosse brimé du Gâtinais, marqué par la solitude et le rejet. Quand Maurice évoque cet enfant, sa voix se charge de révolte. C'est de là que vient le fond de son instinct. Cet acte, c'est le réflexe d'un gamin persécuté qui « ne supporte pas de voir souffrir ». La décision de l'ancien analphabète qui trouve là l'opportunité de donner du sens à sa formation philosophique, créatrice de convictions. Comme lorsqu'il s'était jeté à l'eau bien des années plus tôt pour sauver une fillette de la noyade, Maurice a agi « sans réfléchir, sans penser au lendemain ». « Il fallait le faire, c'est tout », dit-il aujourd'hui. Bien sûr, il a pensé à la mort, à la sienne. Mais finalement, cette peur-là, il s'y était déjà confronté en partant au front, où il n'avait pas choisi d'aller. En sauvant Joël et les autres, Maurice Arnoult a donné de la profondeur aux principes acquis lors de ses longues nuits d'étude et de réflexion. « J'espère, dit-il, avoir apporté à l'humanité une idée, une conduite : celle que je souhaiterais que chaque humain ait avec l'autre. Quel que soit le moment ou la difficulté, il ne faut pas oublier celui qui est à côté de soi. »

Maurice Arnoult a reçu la médaille des Justes en 1994, cinquante ans après le sauvetage. Il aura fallu attendre presque quinze ans de plus pour que la France se décide à honorer ces

hommes et ces femmes. Combien sont morts depuis ? Combien ont été oubliés ? Pour Joël, la reconnaissance arrive trop tard. Jamais il ne pourra apaiser sa colère d'avoir vu, dans le même laps de temps, les « Touvier et Bousquet protégés ou le Papon décoré de la Légion d'honneur ». Décoration qui, estime-t-il, devrait être attribuée à son sauveur. Le sourire aux lèvres, Maurice avoue que recevoir la médaille des Justes, c'était « quand même plus sympa qu'un coup de pied au derrière ». Que jeudi, il sera satisfait. Tout simplement. Mais qu'il ne se considère pas « comme un phénix ». « Je suis un homme comme tous les autres, affirme-t-il. Je me définis un peu prétentieusement, en reprenant les mots de Jean-Paul Sartre, comme "un homme fait de tous les hommes qui les vaut tous et que vaut n'importe qui". » Pourtant, il suffit de regarder Joël, bouleversant de gratitude, pour infirmer ce jugement. Pour l'enfant de la rue de Belleville, Maurice reste à tout jamais un être d'exception.